

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :
 S. BERNHARDT, H. MASSON, G. DE CAZOT, L. MONTÉ,
 A. DELONG, M. MÉPHISSE, J. SABATIER.
 A BONNEMENTS :
 France... UN AN FR. 12
 Étranger... UN AN FR. 18
 On reçoit les abonnements de UN AN, TROIS et SIX mois sans frais dans tous les Bureaux de Postes.
 LES ANNONCES ET RÉCLAMES sont exclusivement reçues à l'agence V. FOURNIER.

LA BAVARDE

Journal d'indiscretions, littéraire, satirique, mondain, théâtral, financier

PARAISANT LE JEUDI A PARIS ET LYON ET LE VENDREDI EN PROVINCE

Mieux est de ris que de larmes escrire,
 Pour ce que rire est la propre de l'homme.
 François RABELAIS

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :
 DORSAY, DUFFREY, SCHNEIDER, A. DELONG, M. MÉPHISSE, J. SABATIER.
 A BONNEMENTS :
 France... UN AN FR. 12
 Étranger... UN AN FR. 18
 On reçoit les abonnements de UN AN, TROIS et SIX mois sans frais dans tous les Bureaux de Postes.
 LES ANNONCES ET RÉCLAMES sont exclusivement reçues à l'agence V. FOURNIER.

SUPPRIMONS LES COURSES DE CHEVAUX

Tirage justifié
100,000 BYOMP.

M. SAINT-OBAIN est chargé de l'inspection générale de la « Bavarde » dans les Départements.
 M. FERNAND de VALBONNET est nommé inspecteur-adjoint de la « Bavarde » dans les Départements.

NOS ÉDITIONS

Nous publions six éditions pour la France et l'étranger. Les lecteurs qui désireront se procurer les numéros de ces éditions n'ont qu'à nous indiquer la ville qui les intéresse et nous envoyer 15 centimes en timbres-poste à l'adresse de Mme l'administratrice du journal, 9, passage de l'Industrie.

La Rédaction de la Bavarde qui s'est rendue Dimanche au Grand Prix dans son mail-coach de sortie, se dégage entièrement de l'article suivant. Très amateur des courses de chevaux, qu'elle suit régulièrement, elle laisse à sa collaboratrice extraordinaire l'entière responsabilité des lignes qu'elle a signées.

SUPPRIMONS LES COURSES

Une fois encore la frénésie du sport de la folie du turf on trainé, là-bas, les innombrables moutons de Panurge qui composent le Tout-Paris, à la suite des voitures vertes et des manteaux bigarrés de l'insipide Albion!

Les chars immenses qui sillonnent Paris, pleins d'Anglais multicolores, se sont promenés sur le boulevard, agrémentés de crieurs aux voix stridentes. Tout ce que la grande cité compte de voitures est sorti des hangars, depuis la calèche merveilleuse jusqu'au cab poussièreux et rapé, jusqu'à l'infatigable sapin, perpétuel cauchemar de l'existence boulevardière. De tous côtés on s'est rué vers Longchamps; les humbles ont fait pleurer à leurs bourses jusqu'à la dernière pistole, et les riches ont jeté de l'or à pleines mains. On a frémé, on a crié, on a hurlé d'impatience. Les femmes elles-mêmes ont senti leurs cœurs tressailler en attachant les regards solennels à leurs corsages!

Encore une fois le vent britannique nous a saturés de son haleine salée; l'haleine de la Famise noire et l'haleine des buveurs de gin! Et l'on a oublié la bonne vieille langue du colosse Rabelais pour parler l'absurde jargon des Irbains et des palefreniers! La langue idiote des sportsmen! La France, l'enthousiaste France qui s'emballait au moindre cri, s'est encore une fois laissée éblouir par les casques ridicules de ces sèches qu'on appelle des Jockeys, fantoches affreux qu'on fait maigrir, comme on engraisse des poulardes!

Et en route pour Longchamps! — Le ciel est noir, la terre trempée, le soleil malade; mais tant pis, il faut voir courir Little-Duck, Loch-Ranza et Fra-Diavolo! Ce n'est plus comme au temps de Mohé, autour du veau d'or que dansent et tourbillonnent la foule enivrée, c'est autour du cheval d'or. L'exécrable tourbe des bookmakers, bourdonne dans son sein; les croisements sinistres de ces tristes oiseaux planent au-dessus des têtes et les hulements des autres font frémir les entrailles. C'est le délire du pari! Comme autour d'une barque où chaque naufragé veut sauter, on se presse, on s'écrase, on s'évanouit devant les hommes à sac-chés et l'on ponte frénétiquement. Voici la pelouse, voici le tapis vert! Peuple, jettes-y tes louis!

Et pas une note gaie dans tout cela! pas un coin d'éclaircie; à peine un ruban de ciel, de la! Le ciel sombre a effleuré les dentelles et les balabals, et toutes les femmes sont noires comme des oiseaux de nuit, ou gris-s. Implacablement grises! C'est une fête cela! Tout une nation halète, tremble, palpite; c'est une fête nationale. C'est le Grand-Prix de Paris, et l'on ne voit rien voliger qui soit un signe de liesse ou de réjouissance. Des tribunes, des voitures, un fourmillement vague, grisâtre et sale, c'est tout. Pour réjouir tous ces moroses on entend que la voix enrouée d'un clairon saluait le président de la République; pas un bruit de fanfare, pas un éclat joyeux pour faire rire le soleil et déridier le front mélancolique de tous! Ah! la triste chose!

De loin en loin, on aperçoit quelques figures connues; ce sont d'abord la princesse de Metternich, la duchesse de Compositella, la marquise de Galiffet, la comtesse Potocka, la comtesse de Montgomery et la duchesse d'Uzès. — Puis quelques actrices parmi lesquelles on distingue Alice Lavigne, Magnier, Jeanne Granier et Réjane. Mais personne n'a eu l'audace de narguer les nuages; il me semble être seule avec ma robe de dentelle et transparent jaune, mes rubans, mes satins et mon chapeau Louis XVI fleuri du haut en bas.

Tout à coup un murmure fait onduler tout ce monde; des cris partent du passage et les concurrents défilent. Les dames saluent les jockeys rabougris et les chevaux aux pattes fines, le galop commence et au bout de quelques minutes on acclame le victorieux. C'est Little-Duck, le glorieux Little-Duck par Ses-Sav et Light-Drum, Little-Duck au duc de Castries, le beau, le seul, l'impalpable Little Duck. Hip! Hip! Hurrah! pour Little-Duck et pour son noble jockey Tom-Cannon. Après Frontin, un autre; hurrah pour les champions français! Car Little-Duck est Français, malgré son nom exotique. Et sport il est de bon goût de ne savoir parler que la langue des grognons! Oh! le lugubre spectacle que les courses!

Comme toujours et partout il a plu; après les espoirs déçus et les nouvelles espérances, les quelques rayons de soleil tombés par ci, par là, la grande catastrophe s'est évanouie et la déroute a été générale. C'est alors que j'ai senti la joie m'envahir tout entière et que j'ai compris combien était grande ma haine pour ces jeux impopulaires par Albion sur notre beau sol de France. Comme je me suis réjouie en voyant tous ces gens trompés comme des canards, patageant dans d'innombrables ornières, s'embourbant se noyant presque. Comme pelotonnée au fond de mon coupé moelleux, j'ai ri d'aïse en voyant défilé devant moi cette cavalcade grotesque. Tout mon sang d'artiste bouillait en présence de cette défaite, et je sentais je ne sais quel rêve me transporter presque sous l'ardent soleil des arènes!

Ah! les courses de taureaux, voilà ce qu'il nous faudrait, à nous autres Français, voilà ce qu'il nous faudrait, aussi bien à Paris qu'à Arles et à Avignon. A bas le sport! Que le vent et le diable dispersent jockeys, bookmakers, et sportsmen! Nous nous moquons bien de voir pendant une seconde passer devant nos yeux quatre ou cinq épileptiques absurdesment coiffés, sautillant sur des chevaux rapides! Est-ce que cela nous amuse? Est-ce que cela fait vibrer quelque chose en nous? La langue que ces gens-là parlent n'est pas la nôtre. Notre langue, c'est celle de La Fontaine et de François Rabelais! Qu'ils aillent donc brailler à Epsom et qu'ils transportent leurs hordes hurlantes de bookmakers jusqu'aux Indes, s'ils veulent, mais qu'ils nous laissent en paix chez nous!

Il nous faut à nous les luttes héroïques et les nobles combats dans les colisées, sous le soleil éclatant, sous l'éblouissant splendeur du ciel bleu! Il faut les combats de gladiateurs ou ceux qui vont mourir saluent ceux qui vont voir expirer; les combats de taureaux où les toréadors viennent jeter leur manteau au pied de la belle préférée.

Il y a quelque chose dans tout cela. Nous avons en les tournois jadis et nous avons rompu des lances. Nous avons eu des Cours d'Amour, où les plus belles châtelaines couronnaient les plus fiers rivaux; maintenant nous n'avons plus que le cheval. Hé! par la lanterne de ma cavalcade, nous l'avons assez fêlée cet oiseau-là, le cheval qu'à l'heure croquée un caricaturiste. Nous ne voyons plus de jockeys, plus de turis, plus de tout ce faras sentant le pale-ale et le gin.

Buvons à pleines coupes notre vin de France, le vin vermeil et le vin d'or qui jettent l'amour et la gaieté dans les cœurs. Secouons-nous. Le brouillard de Londres nous envahit et le brouillard de Londres, c'est un crêpe!

Il nous faut des émotions. Nous n'acclamons pas les chevaux, mais nous couronnons les hommes. J'a du sang brûlant de bohémienne dans les veines, du sang de nomade, et voilà pourquoi je parle ainsi.

Laissons le ring et rouvrons le cirque et les arènes. Que sous le dôme d'azur et d'or, les femmes pleines de rubans de pourpre et de fleurs, jettent leurs bijoux aux vainqueurs des nobles jeux. Qu'on crie et qu'on chante en Français! Little-Duck est un bâtard! Il n'a pas un nom français et qu'on le chassât.

Nous avons conservé le Laurier des reines d'amour, les bannières des chevaliers combattant aux tournois et les capes rouges des courses de taureaux. Vive la France!
 Et que meure le grand prix de Paris.
 SARAH BERNHARDT.

DUO

Lorsque ton corps souple et nerveux,
 De la nature pur chef-d'œuvre,
 Entre mes deux bras amoureux
 Se glissait comme une coléuvre,

Et qu'en vain pour te ressaisir
 Je m'approchais de toi, cruelle,
 Toi, pour attirer mon désir,
 Tu te cachais dans la rueille.

Tu te riais de mes tourments
 Et tu te faisais si petite,
 Que je croyais en ces moments,
 Belle, que tu n'étais qu'un mythe.

Galment de moi tu me quittais
 Et mes prières étaient vaines;
 Mes esprits en étaient choqués,
 Mon sang bouillonnait dans mes veines.

Contre toi j'étais irrité,
 Souvent même à humeur farouche;
 Plus d'un reproche mérité
 Ta main arrêta sur ma bouche.

Puis riieuse, pour m'apaiser,
 Tes yeux venaient me faire fête
 Et tu me donnais un baiser...
 Bien vite la paix était faite.

T'en souvient-il, mon doux trésor,
 De ces jours de notre tendresse,
 Dis-moi, t'en souvient-il encore?
 Moi, je m'en souviendrais sans cesse.

KARL MONTÉ.

LIVRES RARES

Les auteurs de Sarah Barnum et de Marie Pigeonnier, ont fait appel en cassation contre le verdict de la Cour d'assises qui les a condamnés à 3 mois de prison.

On ne trouve maintenant ces volumes qu'aux prix suivants : Sarah Barnum 5 fr., Marie Pigeonnier 3 fr. L'auteur de la Prostitution Contemporaine est aussi poursuivi. Cet épouvantable livre avec ses gravures scandaleuses s'est épuisé au prix de 5 fr. 50. Isidore Baur et Nana Judith, deux livres qui auront le sort des précédents, sont expédiés par nous, au prix de 2 fr. 50.

A toute personne qui nous enverra 15 centimes en timbre-poste, nous ferons l'envoi sous enveloppe du catalogue des livres courants, édité en Belgique, Allemagne, Suisse, Hollande, et nous leur procurerons les livres qu'ils choisiront.

Nous avons fait de très nombreuses expéditions de ces volumes. Nos procurateurs également nous les livres édités en France.

Envoi franco à domicile, en gare ou poste-restante, contre un mandat-poste à l'adresse de Mme l'administratrice du journal. Les envois ne portent aucune indication.

Nous n'acceptons pas les timbres-poste. Les personnes à qui cela contraire de prendre un mandat-postal, n'ont qu'à nous faire parvenir des bons de poste, qu'on délivre dans tous les bureaux aux prix de 1 fr., 2 fr., 5 fr., 10 fr. et 20 fr., sans aucune formalité, sous forme de simples timbres-poste, moyennant 5 ou 10 centimes.

Nous acceptons au prix de 25 fr. : Venus et son cortège, les deux compositions originales de Zuck et le Triomphe de l'apudon de Lasson, Chariot s'amuse 3 fr. 50. — autour du clocher 3 fr. 50. On écrit à nos propriétaires contre ces ouvrages.

AVIS A NOS LECTEURS

Un très grand nombre d'articles qui nous ont été adressés tardivement ne pourront être insérés que la semaine prochaine.

Nous prions nos correspondants de ne pas oublier les comptes rendus artistiques. Théâtres, concerts, casinos des villes d'eau, etc.

Nous prions nos amis de nous indiquer des vendeurs dans les villes où la Bavarde n'est pas en vente, nous ne pouvons publier des correspondances sans avoir un vendeur dans la localité. Remise aux vendeurs : 4 centimes, et reprise des invendus.

Nous adresserons une splendide étiquette aux lecteurs qui nous créeront des villes nouvelles. Nous remettrons une carte de correspondant à tous les voyageurs de commerce qui désireront s'occuper du journal.

LA BASTONNADE D'ISMAIL

Ismail-Pacha, l'ex-Khédive d'Égypte, l'un des plus jolis personnages d'opéra-comique que puissent désirer les fêtards de la capitale, et d'être victime d'une fâcheuse attaque. Chacun connaît l'histoire du Khédive au bœuf rosé par un mari dont il avait trop courtoisé la dame. A l'heure du rendez-vous, au moment où les deux tourtereaux se précipitent à roucouler l'adorable duo de Juliette et de Roméo, la trigue intervient, et les égaux du pauvre Ismail conservèrent longtemps la souveraineté de cette fatale aventure.

Extrait des Nouveaux Exploits du colonel Ramollot publiés par les éditeurs Marpon et Flammarion.

Pour occuper son cerveau vide, elle se fait des réussites, elle est superstitieuse et regarde le matin dans la glace des songes ce que signifie son rêve de la nuit. Existait sans but et même sans raison, la vieille fille n'a guère pour amie que de vieilles filles comme elle, et leurs conversations se passent en potins méchants, mais bêtes. Ratinée, sèche, jaune comme de la cire, pas de fesses, pas de nénaïs, elle passe comme une ombre avec son cabas et azor; et tout dans sa démarche sent la gêne d'une personne à laquelle il manque quelque chose. Ce quelque chose on pourrait facilement l'indiquer, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne tiens pas à la leur fournir.

Chi. LEROY.

LES MARIAGES D'ACTRICES

De même que certains phénomènes de température se produisent à des époques fixes, il semble que certaines discussions soient chroniques et qu'elles doivent infailliblement venir remuer les esprits d'années en années.

Combien de fois l'a-t-on agitée cette fameuse question des mariages morganatiques! Combien d'écrivains ont en vain brisé leurs plumes dans ses flancs, et combien de caricaturistes déçouragés, ont laissé choir leurs crayons à ses pieds! Que de fois elle est revenue sur le tapis, et que de violentes controverses se sont engagées en son honneur! Que de gens ont soumis leurs cervelles à de morales trépanations pour savoir si oui ou non, les rois peuvent épouser les bergères, et si les duchesses ont le droit de jeter leurs couronnes ouvrées dans le creuset de la rotule! S'est-il assez débité de sottises sur ce sujet-là et les pédants l'ont-ils assez vaillamment exploité? Je le crois et pourtant le monde ne paraît pas en savoir plus long touchant cette inexplicable histoire. Nous en sommes toujours à la préface de ce livre hasardeux, et e bourdonnant essaim des imbécilles pâme toujours devant ce gigantesque point d'interrogation.

Pour mon compte, il y a belle lutte que mon criterium est établi. Je le règle pour moi. Les mille bouches de l'ébouissure nature chantent et rient : Améz-vous! C'est une loi indestructible, à Jean Richopin, malgré son torse d'écureuil, n'est parvenu à la mépris comme il prétend mépriser toutes les autres! Il faut que tout s'unisse, que tout s'embrasse, que tout se lie. Qu'importe quel rustre soit amoureux d'une marquise, s'il plaît à cette marquise, et pourquoi serait-il défendu aux princes de s'unir à des bohémienne. Lorsque la brise printanière unit les pollens des fleurs, personne ne s'y oppose; alors pourquoi empêcherait-on le soufre sacré de l'amour de pousser les uns vers les autres les âmes faites pour être accouplées. Il faut qu'il n'est guère de plus grand criminel que celui qui sépare d-ux êtres faits l'un pour l'autre. Admirable vers de Louise Labé, la belle Cordière, me revient en tête :

Baise m'encore, rebaise-moi et baise! Il semble être la traduction du formidable cri de tout ce qui vit, de tout ce qui chante, de tout ce qui s'épanouit dans la radieuse clarté du soleil! C'est un précepte. Il s'étend sur tout indistinctement, et c'est l'éternel qui fait flamber les cœurs humains, que ce soient des courses de manants ou des courses de reines!

Le pays des kermesses et du fano nous envoie une assez déplorable histoire relative à ce qu'il est convenu d'appeler les « malsalliances », et je suis heureux d'avoir constaté une fois de plus l'éclatante absurdité de la société contemporaine touchant certaines choses pour pouvoir enfin me soulager de tout ce que j'ai sur le cœur.

C'est presque une idylle, et c'est une plume enrubannée et de l'encre rose que je prendrais pour conter cela s'il idylle n'eût suivi d'un cortège de choses indignes dont on ne peut parler sans dégoût. L'héroïne de ce premier chapitre de roman est l'une de nos plus jolies chanteuses que je me rappelle avoir fort goûtée aux Bouffes-Parisiens, Mlle Mary-Albert. Comme elle jouit là-bas, déployant toute sa grâce captivante, elle fut remarquée par un gentilhomme à peine entré dans la vie, par un mondain qu'on avait vu la veille en costume de collégien.

A cet âge on a toutes les ardeurs et tous les enthousiasmes. Une ardente femme, un demi-sourire, un regard perdu même et l'on s'enflamme! C'est l'heure des premiers baisers, des premiers aveux.

des premières caresses. On oublie les tendresses maternelles pour désirer les tendresses de l'amante, et l'on se jette aux pieds de la première femme qui passe!

Le jeune comte d'Assche vit Mlle Mary-Albert et en devint follement amoureux. Les bouquets arrivèrent en foule dans la loge de la comédienne, et comme elle connaissait l'éloquent langage des fleurs, elle comprit ce qu'il demandait. N'étant pas cruelle et se sentant pour lui pleine d'une indéfinissable amitié, elle le lui accorda. Un an plus tard, ce jeune comte était père. C'est alors qu'il eut l'idée malheureuse de vouloir faire de sa maîtresse sa femme. Tant qu'il avait duré la simple amourette, il n'avait songé à rien laissant les jours heureux s'écouler paisiblement; mais lorsqu'un enfant survint, il voulut régulariser la situation.

Alors ce fut une révolution dans la famille. Le marquis et la marquise d'Assche connaissaient fort bien le vieil axiome. Il faut que jeunesse s'amuse! Ils avaient permis à un petit de courir la présantaine s'ingérant peu des réelles où il allait madricaiser, et des bouddoirs qu'il faisait menber à ses frais. On a été jeune et l'on connaît ces folies!

Il leur importait peu que leur fils fit des conquêtes; les bouddoirs sont faits pour le divertissement des gentilshommes jeunes et ce serait démente que d'inquiéter un enfant qui veut jeter sa gourme. Rien ne modèle et ne façonne un homme du monde comme ces quelques voyages à Chère et ailleurs!

Mais lorsqu'il fut question du mariage ce fut un effroyable concert d'imprécations dans le château. Parents et grands-parents persécutèrent l'âme! Comment ce fils dénaturé voulait épouser une comédienne, une cabotine! Il voulait donner son nom à cette femme de rien, jeter cette tache de fard sur le blason immaculé de ses ancêtres. Il voulait reconnaître cet enfant au pauvre mari, qui fruit d'un amour pur rire; il voulait être le père de cet enfant, le mari de cette drôlesse, lui noble jusqu'au bout des ongles! Quel infamie! quelle épouvantable énormité! quelle effroyable impudence!

Après avoir en vain essayé de détourner l'égare, les parents l'ont conduit devant les tribunaux belges; il y a eu procès en désaveu de paternité, à cause de l'impossibilité complète de cohabitation entre Mlle Mary-Albert et leur fils. On leur a donné raison; ils sont alors venus en France, et le tribunal civil de la Seine s'étant déclaré incompétent, on attend impatientement l'avis de la Cour d'appel de Bruxelles. Ce sera la dernière cartouche de ces excellents parents.

Cette aventure extraordinaire me rappelle certains souvenirs relatifs aux alliances morganatiques. L'une des plus fameuses liaisons entre princes et comédiennes, fut celle du vieux roi Louis Ier de Bavière avec l'illustre Lola Montès; affligé de soixante hivars, le monarque devint absolument l'esclave de la diva qu'il avait distinguée au théâtre de Munich; celle-ci ne tarda même pas à jouer un rôle très important dans la politique, et dans la fièvre de ses luttes avec les ultramontains, faillit faire décrire une révolution. Après avoir été nommé comtesse de Lansfeld et avoir suspendu les cours, la pauvre petite dut s'échapper! Vient ensuite Mme Heilbronn, qui épousa M. de la Panouze, La Patii, qui fut la femme du marquis de Caux avant de devenir la tourterelle de Nicolini, la Taglion; qui s'adjoignit je ne sais plus quel noble gentilhomme, et pour sortir des femmes de théâtre, le roi Georges IV d'Angleterre qui prit pour compagne l'humble madame Fitz-Herbert malgré les murmures de la cour.

Que de malsalliances! Et combien on en découvrirait d'autres en cherchant un peu! Malheur eussent la famille du pauvre comte d'Assche ne considère pas ça. Louis de Bavière et Georges IV, ont pu soulever l'hérmine de leurs maris, eux ne veulent pas ternir leur honneur séculaire. Ils ne fléchissent pas. Ils ne veulent pas d'une s'atimbanque dans leurs rangs, et cet enfant dont leur fils est le père, n'est pas leur enfant parce qu'il émane d'une vile cabotine.

Ah! j'en pourrais citer d'innombrables, pourtant; mais ces cabotines qui font frémir ces nobles belges; j'en pourrais citer de grands-s, à commencer par cette Descôte que tout le monde honore. Mais cela ne servirait à rien, et n'effacerait pas l'infamie désaveu de paternité du marquis d'Assches.

Cette nouvelle exorbitante m'a fait trembler, et j'ai dû relire deux fois le petit livre de la Gazette belge pour ne pas croire à une hallucination. Cette féroce des nobles me donne la chair de poule et j'éprouve une volupté inconmensurable.

